

PREMIERE PARTIE

Quel homme ?

Chap. 1	Se faire Homme Sermons 1 à 12
Chap. 2	L'homme à la rencontre de Dieu Sermons 13 à 22
Chap. 3	L'homme, espérance de Dieu Sermons 23 à 28
Chap. 4	Liberté, Libération Sermons 29 à 35

CHAPITRE I

Se faire homme

(Sermons 1 à 12)

1

Le problème de l'homme

S'il nous arrive d'aborder le problème de l'existence de Dieu, il faut plutôt s'interroger sur ce thème: « Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de l'Homme? ».

Il y a beau temps que Dieu est mort dans la pensée d'une multitude de nos contemporains, mais ce qui ajoute encore à ce drame, c'est que l'homme aussi est en train de mourir. On ne croit plus en l'homme, si on y a jamais cru, et on le compare à une machine électronique, à un ordinateur, en assurant — comme le fait Jacques Monod, prix Nobel et professeur au Collège de France — que tout s'explique dans l'homme, comme dans une machine, que finalement, le secret de toutes nos passions, de toutes nos pensées, est dans les activités de nos molécules.

Les structuralistes, de leur côté — du moins certains d'entre eux comme Michel Foucault ou Lévi-Strauss — en arrivent à concevoir que, finalement, l'homme ne pense pas, mais qu'il y a une machine en lui qui pense: « *ça se pense* », personne ne pense, et « *ça se parle* », personne ne parle. Cette vision de l'homme, qui est une vision essentiellement d'objet, et le réduit ainsi à être une machine, ne nous surprend pas, elle est d'une certaine façon la sienne. En un sens, il est vrai, nous sommes des machines, nous sommes des automates, nous ne parlons pas, ça parle en nous; nous ne pensons pas, ça pense tout seul; nous sommes prisonniers de slogans, nous avons des convictions passionnelles, fondées sur

les données de l'amour-propre, qui nous constituent ; et, la plupart du temps, il n'y a en nous personne.

Il est extrêmement rare que la personne en nous surgisse, qu'elle exprime, qu'elle apparaisse dans sa dignité, dans son authenticité et dans sa grandeur, puisqu'au fond nous sommes d'abord des êtres préfabriqués. Nous avons été jetés au monde sans le vouloir, et quand nous cherchons à atteindre le centre de notre existence, nous constatons que ce centre a déjà été fait, et éternellement fait.

Le paradoxe, c'est que toutes ces préfabrications sont greffées sur un « moi » qui prétend être quelqu'un. Et, encore ici, la vie est complice d'elle-même. Quand j'observe la vie, chez les hommes comme chez les animaux, et particulièrement chez l'homme, je vois que la vie est aux prises avec d'innombrables difficultés : elle est menacée de toutes parts car la vie, si elle peut être l'affirmation de soi, comme elle l'est toujours, est aussi dans une dépendance rigoureuse à l'égard de l'univers. La vie ne peut subsister sans se nourrir, sans emprunter, sans respirer, sans dépendre du soleil et des astres, la vie est ainsi souverainement dépendante. Elle est donc constamment menacée de périr. Et d'ailleurs, elle périt inévitablement par l'usure, par l'intoxication, qui la condamnent à disparaître.

Dès lors, il est naturel et d'usage qu'apparaissent ces éléments qui tiennent une place si considérable dans notre vie : il n'y a pas en nous que la chimie organique, il n'y pas en nous que la physique des molécules, il y a en nous un psychisme, c'est à dire un retentissement conscient. Et il est vrai que dans toute vie au moins animale, le « jugement » apparaît toujours davantage, à mesure que l'organisme devient plus complexe.

Il y a dans toute vie psychique une complicité indispensable, inévitable, naturelle avec une conscience car, justement, le vivant est construit de telle façon qu'il lui serait impossible de survivre sans prendre soin de lui-même. Il est donc intéressé à lui-même, intéressé par lui-même, intéressé pour lui-même, et il se défend avec le bec et les ongles, s'il en a, contre tout ce qui attente à son équilibre et à sa précaire existence. Et jusque là, nous sommes exactement dans le même peloton que les plantes et les animaux. Car enfin, nous sommes de véritables animaux de proie, nous pillons tout l'univers à nos avantages, nous sommes les complices les plus passionnels de notre chimie et de notre physique moléculaire. Jusque là, il n'y a rien en nous qui soit humain, et cette complicité qui s'affirme dans ce « je » et ce « moi » que nous avons tous à la bouche, cette complicité, elle n'est que la somme de tous

nos déterminismes, elle est la somme de tous nos esclavages, le centre de gravité de toutes nos servitudes.

Et c'est là, justement, le paradoxe le plus effrayant et le plus évident : nous nous enfermons nous-même dans la prison de nos déterminismes, nous ne voulons pas en démordre, nous prenons le parti de nous-même, de ce « je » et « moi » qui nous est tombé dessus, que nous n'avons pas fabriqué nous-même et dont nous sommes les prisonniers. Etrange et vrai : nous pouvons constater à chaque instant du jour, spontanément, que nous prenons parti pour ce « je » et « moi » que nous ne tenons pas de nous-même.

Et voilà justement où le problème se pose : Où est l'homme ? Où est l'homme dans tout cela ? En quoi y a-t-il la moindre différence entre notre situation et celle des plantes et des animaux ? Si nous prenons parti spontanément pour tout ce que nous ne tenons pas de nous-même, si nous nous y agrippons, si nous rivons notre comportement à tous nos plans passionnels, comment pourrions-nous jamais surgir comme des personnes, et que peut signifier dans un tel univers le nom même de personne ?

Voilà le dilemme fondamental, il est là : Ou bien, en effet, il n'y a pas d'homme, il n'y en aura jamais, et l'homme s'explique alors définitivement par des déterminismes physico-chimiques et par différents automatismes dont il ne pourra jamais sortir. Dès ce moment, il n'y a plus de problème, il est inutile d'aller plus loin : la dignité, la grandeur, les droits de l'homme, l'amour, le dévouement, la bonté, la divinisation, tout cela : poussière, purée, absurde !... parce que tout cela, finalement, n'est qu'une sécrétion de nos molécules.

Ou bien, au contraire, si l'on tient que l'homme est possible, alors il faut le créer ; et s'il doit exister, c'est à nous de le faire surgir. Et précisément, il n'y a pas d'autre possibilité : ou bien l'homme est barré dans sa genèse, ou l'homme peut être — mais alors il faut le créer. Et comment le créer ? Comment pourrions-nous, à partir de ses déterminismes, à partir de ce « je » et « moi » préfabriqués, comment pourrions-nous, nous qui ne devons rien à nous-même, surgir comme des créateurs, être une source et une origine ?

Il n'y a qu'une seule possibilité, si nous voulons dépasser nos déterminismes qui ne mènent à rien ; il n'y a qu'une seule possibilité, si nous sommes incapables de quitter notre peau pour une autre, si notre existence est irrévocable ; il n'y a qu'une seule possibilité de nous faire homme : c'est de prendre tout ce que nous sommes, tout le « paquet » si j'ose dire, et de le donner.

C'est dans l'amour, autrement dit, qu'est la dignité. Et cet amour n'est concevable, n'est possible que par la rencontre au plus intime de nous d'une Présence qui nous attendait, qui suscite notre amour parce qu'Elle se révèle immédiatement comme l'Amour.

C'est là justement, et là seulement, que peut se jouer l'articulation qui, d'une expérience humaine, fait une expérience divine. S'il y a une expérience humaine, il y a aussi une expérience divine et éternelle. Si nous pouvons surgir de notre animalité, si nous pouvons cesser d'être identique à nos préfabrications, c'est dans la mesure où nous rencontrons définitivement, au plus intime de nous-même, une Présence qui est Lumière, Amour, Don, infinie et suprême Liberté.

Et c'est là, et là seulement, que se fait une rencontre authentique avec un Dieu qui n'est pas une chimère, avec un Dieu qu'on vit, qu'on expérimente, qu'on découvre si l'on est attentif à chaque instant du jour, un Dieu qui apparaît justement à l'encontre de tout ce qu'on Lui attribue, comme une liberté souveraine, comme le ferment de notre libération.

Rien n'est plus déchirant que de voir Dieu constamment défiguré, affirmé d'une manière absurde, comme une puissance extérieure au monde, non engagée dans notre vie, confite toute entière en elle-même, dans sa gloire et dans son bonheur et jouant dans le monde qui n'est rien pour Lui, dont Il n'a pas besoin et qu'Il laisse se débattre dans les agonies que nous connaissons. Rien de plus déchirant que cette conception de Dieu qui écarte tant d'hommes contemporains, sincères, aux sentiments humains, qui les écarte de toute recherche de Dieu parce qu'ils L'ont, une fois pour toutes, identifié à cette espèce d'idole impensable pour eux.

Il est donc capital de nous rendre attentifs au fait que la rencontre de Dieu est identique à la rencontre avec nous-même, avec notre vrai moi, ce vrai moi qui est en avant de nous, ce moi qui n'est pas encore mais qui peut être, ce moi-valeur, ce moi qui peut être pour tous ceux qui nous entourent, s'il est authentiquement subsistant, qui peut être pour eux un ferment de libération, une révélation de l'humanité.

L'humanité est à l'œuvre, l'humanité découvre les Droits de l'Homme. C'est justement une humanité qui est en avant de nous et que nous avons tous et chacun à créer au dedans de nous par cette rencontre avec l'Amour Infini qui nous attend sans s'imposer jamais.

Il y a donc, une équivoque formidable, extraordinaire, qui fait

de toute la religion, pour la plupart des hommes, un obstacle. Pour beaucoup, ces difficultés sont un problème insoluble, une épreuve à laquelle ils préfèrent ne pas penser parce que, justement, ils ne se sont pas posé le problème de l'homme, ils ne se sont pas mis en question.

Or, dans cette remise en cause universelle, il est frappant de constater que tous ceux qui crient, parfois même avec justesse, tous ceux qui veulent bouleverser les institutions, et non sans fondement la plupart du temps, ne se remettent pas eux-mêmes en question. C'est pourtant par là qu'il faut commencer!... N'importe quelle réforme est vouée à l'échec si elle est empoisonnée par son aspect passionnel, si l'homme ne s'est pas purifié de ses limites, s'il n'est pas né de nouveau, s'il n'est pas libre à l'intérieur de lui-même, s'il n'a pas fait de tout son être une offrande et un espace universels.

Se remettre en question, tout est là. Se remettre en question jusqu'à la racine de l'être, c'est forcément se trouver en face de l'alternative : ou bien il n'y a pas d'homme qui n'est qu'un point final, et tout est absurde ; ou bien l'homme peut naître, mais dans une relation avec un univers infini, avec un Amour illimité qui nous permettra de faire éclater nos propres limites et de nous constituer toujours tout entiers comme un pur élan d'amour.

Le problème premier et fondamental consiste donc à poser aujourd'hui le problème de l'existence de l'homme. D'une part, c'est la constatation de notre manque d'authenticité et de notre tendance à répéter éternellement un passé préfabriqué ; et d'autre part, c'est de voir combien peu d'hommes, même parmi les plus éminents, ont le courage de se remettre en question. La plupart s'admettent comme ils sont, la plupart restent à l'intérieur de ce « je » et « moi » préfabriqués et, finalement, restent esclaves de leurs déterminismes sans oser vivre même des vérités les plus assurées et les plus chèrement conquises.

Il est évident que si nous voulons faire des expériences authentiques, il s'agit — encore une fois — de nous donner tout entiers, tels que nous sommes, en toute générosité. C'est à cette condition seulement que nous pourrons rencontrer au plus intime de nous le Visage Bien-aimé de l'Éternel Amour qui ne cesse de nous solliciter.

Nous sommes ici précisément pour cela : Le découvrir dans le silence de nous-même, lorsque l'Évangile fait taire tous les bruits, et nous allons ensemble écouter, nous allons percevoir cette musique silencieuse qu'Il est, au plus profond de nous.

2

Je ne crois pas à l'utilité de ce que je « fais »

« Vous avez de la chance, me disait une grande malade. Moi, je ne fais rien. Ma vie est inutile. Tous les dons que j'ai reçus ont été gâchés. Mais vous, vous avez tout au moins le sens de l'utilité de ce que vous faites ». A quoi j'ai pu répondre: « Je ne crois pas à l'utilité de ce que je 'fais'. Je suis, au contraire, persuadé qu'il y a dans le 'faire', un piège et une illusion. »

St Ignace d'Antioche, un martyr du début du second siècle, précisément sur le chemin de son martyre, écrivant aux Eglises d'Asie qui l'avaient accueilli à son passage, disait ce mot prodigieux: « *Etre, sans parler, être sans parler vaut mieux que parler sans être* » et, aux Romains qui, considérant son grand âge, voulaient intervenir pour le soustraire au martyre, il adressait cette supplication: « *Surtout, n'intervenez pas. Laissez-moi enfin commencer à être un disciple, car c'est quand j'aurai été broyé par la dent des animaux* (puisqu'il devait être condamné aux supplices de l'amphithéâtre), *c'est quand j'aurai été broyé par la dent des animaux, que je deviendrai enfin une parole de Dieu* ».

Il y a évidemment une opposition, souvent radicale, entre le *faire* et l'*être*. On agit, et on s'agite, on se dépense, et l'on croit se dévouer — et on *n'existe pas*, et tout ce que l'on fait dissimule finalement et camoufle ce néant que l'on est.

Le domaine du « faire », c'est le domaine des moyens. On fournit à l'homme des techniques. Ces techniques sont précieuses, d'ailleurs, et je suis le premier à en user et à les aimer. Mais ces techniques ne signifient rien si on ne crée par l'homme lui-même.

Car, finalement, l'homme est dépassé par ses techniques. Les techniques foisonnent. L'homme pourra bientôt créer un univers de fantaisie qui réponde exactement aux décrets de sa volonté; mais, s'il ne sait pas dans quelle direction le créer, s'il n'a aucune idée du but à atteindre, tout ce formidable déploiement de moyens n'aboutira qu'à des catastrophes et à des falsifications.

Il faut agir, sans doute, mais il faut avant tout *exister*... d'une manière authentique qui situe toutes les valeurs à l'intérieur de l'esprit et du cœur. Il est clair que seul l'être qui existe d'une manière authentique est capable de nous émouvoir et de nous transformer.

Il y a là une justice implacable. On dit que la vie est injuste, qu'elle est atroce. C'est vrai, en première approximation. Il y a pourtant une justice infaillible et implacable, qu'il est impossible de déjouer. Et cette justice, précisément, c'est qu'on ne peut pas camoufler son être, on ne peut pas tricher avec l'existence, on est toujours, finalement, ce que l'on est — et pas davantage.

Et, lorsqu'on a usurpé un personnage, lorsqu'on s'est revêtu de prétendues vertus, lorsqu'on s'est dépensé avec un dévouement héroïque, il suffit de gratter la surface pour voir que, souvent, tout ce que nous appelons l'action — et même l'Action Catholique — est une manière de dépenser ses énergies nerveuses pour s'équilibrer soi-même, beaucoup plus qu'une recherche du Royaume de Dieu.

Et là, justement, est la question: Quel est l'homme qui va transformer l'homme? Quel est l'homme qui est capable d'ébranler nos profondeurs? Quel est l'homme qui nous émeut et qui nous conduira à une véritable conversion? C'est toujours et uniquement celui qui se convertit lui-même, celui qui est dans la vérité de la vie, celui qui se situe en face de Dieu, qui respire Sa Présence et qui communique Son Amour.

Nous avons lu des livres en quantité. Nous avons entendu d'innombrables sermons. Nous sommes pleins d'idées et de conseils. Et tout cela ne nous sert de rien! Car, pour nous ébranler, pour nous transformer, il faut que quelqu'un en paie le prix, qu'il nous fasse la courte échelle et qu'il nous élève au niveau du Cœur de Dieu où commence le dialogue qui constitue notre véritable intimité.

Et pour cela, il n'y a pas de méthodes, il n'y a pas de recettes, il n'y a pas de trucs. L'action véritable, celle qui crée l'homme, est une action intricable: elle ne tient à rien, sinon justement à l'authenticité de l'être.

Cette femme qui a converti son fils, ce fils qui lui avait été arraché dès sa naissance par un père brutal et jaloux de sa femme et qui, pour la tyranniser, l'avait sevrée de son fils, lui avait interdit toute influence morale et spirituelle sur lui... Quand cette mère, après trente années de prières, d'immolations, de silence, de souffrances, quand elle l'amène à Dieu, c'est sans aucune parole. Elle l'amène à Dieu parce qu'il a vu, enfin, à travers le visage de sa mère, il a vu le Visage de Dieu. Il n'a pas besoin d'autre catéchisme que ce rayonnement merveilleux d'un être qui s'est complètement oublié. Cette femme, qui était une ouvrière, a entendu de son fils ce mot prodigieux : « *Maman, si tu m'en avais parlé, jamais je ne l'aurais fait. Si j'ai reconnu Dieu, c'est à travers toi, c'est en te regardant, c'est en respirant Sa Présence en toi!* »

C'est ce que cette femme avait réalisé : la plénitude de l'être dans une existence parfaitement authentique, parce qu'elle ne se regardait pas. Elle avait tant souffert, elle avait tant donné, qu'elle ne se voyait plus et, ne se voyant plus, elle regardait Dieu, elle entraînait les autres dans la direction de son regard. Et il était impossible de s'approcher d'elle sans être porté à un niveau supérieur et sans désirer communier avec la Présence qui la remplissait.

C'est cela qui importe. Il y a un formidable gâchis des énergies humaines. L'homme travaille, l'homme invente, l'homme multiplie sa puissance sur la nature et c'est admirable... Mais, justement, ce qui demeure inachevé, incomplet et de plus en plus insuffisant, c'est l'homme lui-même, cet homme si précieux, cet homme qui est le Royaume de Dieu, cet homme qui est seul capable, dans l'Univers, de révéler Dieu, de vivre de Sa Vie et d'en porter partout le rayonnement.